

PRIX DE L'ABONNEMENT

payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.  
— 11 pour 6 mois.  
— 6 pour 3 mois.  
Département du Rhône, 24 fr.  
Hors du département, 22 fr. pour  
l'année, et dans les théâtres,  
20 c. par numéro.



# L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal,  
et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,  
imprimé avec luxe; Table et  
Couverture;

Formant un beau volume  
Album à la fin de l'année;

Paraît tous les Dimanches,  
et se vend dans les Théâtres

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de  
l'Arbre-Sec, 51; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26;  
— chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6;  
— et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris,  
à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de  
la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les direc-  
teurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à  
Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 51. —  
Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré  
à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

## DISTRIBUTION DES PRIX

de l'Académie des Beaux-Arts.



Le 30 septembre a eu lieu à Paris, dans la salle ordinaire des séances publiques du palais de l'Institut, la distribution solennelle des prix décernés par l'Académie royale des Beaux-Arts. Une ouverture, un rapport, la distribution des couronnes, une notice biographique, ont composé le programme du jour. Après l'ouverture de M. Besozzi, lauréat de 1837, qui, nous assure-t-on, n'a pas manqué d'originalité et de finesse, le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Raoul-Rochette, a lu son rapport sur les travaux et les envois des pensionnaires de l'Académie de France à Rome, et cette année les éloges l'ont emporté sur le blâme. Un de nos compatriotes, M. Bonassieux, sculpteur, a remporté pour sa part la plus grande partie des éloges; MM. Papety et Pollet, peintres, M. Guénepin, architecte, ont été également cités dans le rapport de M. Raoul-Rochette. Parmi les phrases heureuses du rapport de M. le secrétaire perpétuel, nous aurons à en enregistrer une pour laquelle nous le félicitons bien sincèrement de n'avoir pas craint d'assumer sur lui toute la responsabilité officielle. Il s'agissait d'un Hercule et d'un Bacchus qui figuraient à l'exposition, et M. le rapporteur a exprimé: « que l'Académie voyait avec peine les jeunes artistes « enclins à entamer avec l'antiquité une lutte dans laquelle ils ne « pouvaient que succomber. Étudions les anciens, a-t-il dit, mais ne « cherchons pas à les copier. Les personnages mythologiques avaient « pour les artistes grecs une signification bien autrement inspira- « trice que pour nous, de telle sorte que, même à talent égal, ce « qui serait bien beau, nos sculpteurs auraient nécessairement le « dessous. » Ces phrases, heureusement très vraies, ne font-elles pas aussi la condamnation de tous nos prétendus monuments renouvelés des Grecs, en généralisant l'idée de M. Raoul-Rochette, et en l'appliquant au premier de tous les arts, l'architecture? Enfin, à l'opinion de M. le secrétaire perpétuel, ne serait-il pas juste de citer également ce que depuis dix ans ne cesse de dire le chef de cette école qui, la première, a osé s'affranchir des règles académiques, et a levé l'étendard de la révolte contre la copie servile et inintelligente des monuments des temps passés; de cet artiste qu'il y a dix ans on osait traiter de fou, de romantique, et dont aujourd'hui, en pleine Académie, M. Raoul-Rochette vient de proclamer les principes? « Étudions « avec conscience, disait-il chaque jour à ses élèves, et mettons en « évidence ce que la conviction et l'enthousiasme ont créé dans les « temps passés; faisons aimer au monde ce qui dans le passé fut « grand, fut vrai, ce qui fut inspiré et créé par un élan passionné « des sociétés trompées peut-être, mais fortement convaincues: c'est « le seul moyen de mettre la déception du présent, sous les yeux de « la société, dans toute sa nudité; c'est le seul moyen d'inspirer le « désir d'un avenir meilleur, et d'en hâter peut-être l'avènement. » Ainsi, où M. le rapporteur ne voit qu'un sujet d'infériorité pour nos artistes, M. H. Labrousse voit dans l'étude de l'art antique un enseignement utile pour l'avenir, qu'il prescrit comme application, et appelle en même temps de tous ses vœux cette organisation sociale dans laquelle l'architecture sera appelée à jouer le premier rôle: néanmoins nous ne pouvons que nous féliciter de la voie vraie dans laquelle M. Raoul-Rochette semble vouloir entrer, et nous terminerons les citations de son rapport par ces conseils fort sages, mais un peu vulgaires, en engageant « les lauréats à se garder avec soin de « la servilité, à tâcher d'être eux-mêmes, à chercher, en un mot, « cette originalité qui seule peut assurer l'individualité et partant la « gloire artistique. »

Après avoir proclamé les noms des lauréats, M. le secrétaire perpétuel a lu une Notice biographique sur la vie et les travaux de feu M. Hugot, architecte, et membre de l'Académie des Beaux-Arts. Nous

n'entreprendrons pas de suivre M. le secrétaire perpétuel dans tous les détails de cette vie si remplie et si éprouvée par les plus cruelles déceptions; nous signalerons seulement quelques points de cette Notice écrite avec élégance, et écoutée avec d'autant plus d'intérêt que M. Hugot était le chef de l'école la plus hostile et la plus opposée à celle de M. H. Labrousse, et dont M. le secrétaire perpétuel venait, dans son rapport précédent, d'approuver les travaux et d'autoriser officiellement la tendance. Après avoir parlé du sort de M. Hugot qui, à son retour de Rome, où il a été envoyé « comme pensionnaire du « Gouvernement, fut nommé sous-inspecteur d'un monument public, « emploi bien chétif pour un homme auquel tous les horizons de « l'art avaient été ouverts durant cinq années; cette découverte a « inspiré à M. Raoul-Rochette des réflexions fort justes sur les dé- « ceptions qui attendent les artistes à leur retour dans leur patrie. « Pendant cinq années, les lauréats doivent se livrer sans entrave « ni prévision de l'avenir à toutes les spéculations les plus élevées de « l'art qu'ils ont choisi; et lorsque leur enthousiasme a été cultivé, « surexcité, ils reviennent en France, la tête pleine des projets les « plus brillants, des espérances les plus flatteuses, ils viennent offrir « à leur pays le résultat de leurs études, et brûlent de consacrer à « son embellissement et à sa gloire artistique toute leur puissance « créatrice: mais, à ce moment où leur carrière devrait commencer, « tout est fini entre eux et le Gouvernement, qui continue à encou- « rager incessamment de nouveaux artistes, pour les laisser de même « inoccupés et abandonnés à leurs propres ressources, quand leur « talent sera dévoté ou censé tel. Ceci est vrai surtout pour les « musiciens et les architectes. Les musiciens, lorsqu'ils reviennent de « leur exil, trouvent les deux seuls théâtres lyriques que la France « possède, occupés par une phalange peu nombreuse, mais serrée, « qui ne permet que de loin en loin, et au fur et à mesure des ex- « tinctions, l'admission d'un nouveau membre; de plus, les avenues « sont occupées par une foule de postulants qui se sont acquis des « droits aux survivances par leur assiduité, tandis que les malheu- « reux lauréats se laissent oublier, ayant ainsi sacrifié tout leur « avenir à la mince gloire d'être couronnés devant cinq cents per- « sonnes, et au très mince avantage d'une pension annuelle de « 5000 francs, cinq ans durant, après quoi rien que la misère ou un « autre métier. Faites-vous donc une position, dans quelque carrière « que ce soit, quand il faut la commencer à trente et trente-cinq « ans! »

« Les architectes, après avoir passé cinq années dans la contempla- « tion et l'étude des monuments les plus riches, les plus vastes, les « plus merveilleux de l'antiquité et du moyen-âge; après n'avoir eu « devant les yeux que du marbre, de l'or, du porphyre, ou tout au « moins de magnifiques pierres de taille, sont trop heureux de trou- « ver à construire quelque maison à loyer avec du plâtre et des « lattes, ou quelque usine avec des briques et du torchis. On ne fait « pas tous les jours des palais et des arcs de triomphe; et pour chaque « monument de ce genre, un ou deux hommes suffisent. » Mais ici M. Raoul-Rochette, en faisant le tableau malheureusement si vrai de la position des artistes à leur retour de Rome, n'a pu dire ce que M. Hugot avait fait pour son début à Paris; sa position d'ami du défunt l'excuse. Mais pour nous l'histoire avant tout: à son retour d'Italie, M. Hugot fut chargé d'élever une église sur le Mont-Valérien, près de Paris; et, la somme consacrée à cet édifice était faible. Néanmoins M. Hugot, encore sous le prestige des belles basiliques d'Italie, voulut, malgré le peu d'argent, composer quelque chose de grand, quelque chose qui pût s'élever, comme il le sentait, au premier rang. Malheureusement pour lui, le peu de fonds dont il avait à disposer l'obligea, pour rester dans le grandiose, de construire ses colonnes en bois, ses murs en briques et plâtre. Mais qu'arriva-t-il? c'est que, pendant que l'on construisait le porche, le chœur s'écroulait... Quelle leçon pour ceux qui ne veulent pas comprendre notre époque, et faire beaucoup avec rien!

« Mais les peintres et les graveurs sont moins à plaindre. Ils trou- « vent plus facilement des travaux, soit pour le Gouvernement, soit

« pour les particuliers ; et les sculpteurs eux-mêmes, quoique moins « avantagés, trouvent encore quelquefois à s'employer. Et puis, du « moins, les peintres et les sculpteurs trouvent à faire de la peinture « et de la sculpture, tandis qu'on ne peut raisonnablement considé- « rer comme application de l'art architectural l'édification de quel- « ques maisons, aux plans et à la direction des travaux desquelles « un simple maçon peut parfaitement suffire. Quant aux musiciens, « ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de suivre l'exemple de leur « devancier Batton, qui excelle, comme chacun sait, dans la fabrica- « tion des fleurs artificielles. »

En effet, qui ne sait combien notre époque et notre pays sont peu favorables aux arts, combien il est difficile aux jeunes artistes de se faire jour ? L'incertitude de l'avenir donne peu de confiance dans le présent, qui est sans attrait pour les artistes ; on sait aussi que notre époque, notre position, n'ont point ce caractère de vitalité qui puisse nous y attacher. Nous avons en quelque sorte hâte de vieillir, pour arriver à un avenir qui est bien incertain pour beaucoup de gens, et qui est désiré de tous. De là point d'entreprise grande, sérieuse, point de conviction, point d'enthousiasme ; et alors qu'avons-nous à faire dans ce monde, nous autres artistes ? Ce que nous avons à faire ! préparer l'avenir en conservant non pas l'usage des choses du passé, mais le souvenir de ces choses qui ont fait leur temps, ce que beaucoup de jeunes gens commencent enfin à comprendre.

La séance a été terminée par l'exécution de la cantate couronnée, composée par M. Louis Maillard, et exécutée par trois artistes de l'Opéra : MM. Marié, Alizard, et Mlle Elian. L'auteur du *Libbrettino* est M. le marquis de Pastoret.

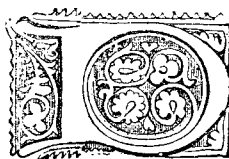
A. C.

## GRAND-THÉÂTRE.

**V**ADemoiselle Caroline Beaucourt a terminé ses débuts dans le *Dieu et la Bayadère*, et avec succès. Jusqu'à présent cependant le rôle où Mlle Beaucourt s'est montrée avec le plus d'avantages est, sans contredit, celui de la Nonne de *Robert*, qu'elle danse et qu'elle mime avec beaucoup de grâce et de charme. Nous aurions voulu que *Zoloé* eût un costume plus aérien, plus léger, plus svelte ; cela eût prêté au séduisant des poses, partie essentielle du talent de Mlle Beaucourt. En l'absence du séillant, de cette physionomie piquante et expressive, du jeu passionné, toutes choses que possédaient à un haut point Mad. Siran, Mlle Beaucourt a dans toute sa personne une douceur, un moelleux, quelque chose de purement discret qui a bien son mérite. Ce qui séduit chez notre première danseuse actuelle, ce n'est ni son jeu qui, s'il peut émouvoir, du moins ne saisit pas ; ce n'est même peut-être pas sa danse qui paraît pécher, comme je l'ai dit une fois, par la vivacité et l'élévation, ce sont ses attitudes, les positions qu'elle sait prendre, le contour agréable et gracieusement arrondi des formes. Mlle Beaucourt n'entraîne pas, elle charme.

Cette représentation du *Dieu et la Bayadère* ne manquait pas d'un certain intérêt. Audran, dans le dieu Brahma, a fait preuve de goût ; sa voix convient à cette musique agréable et légère, et le rôle lui fait honneur quoiqu'il ne soit guère à effet. Les vocalises de Mad. Miro sont toujours ravissantes, et à cet égard je ne ferais que me répéter. Si Junca n'avait pas mis du noir outre mesure, je serais assez de son avis quant au costume qu'il a adopté. Les draperies blanches et le teint cuivré d'un mulâtre, c'est une innovation raisonnable que légitime parfaitement la nature indienne du personnage. Je voudrais seulement le vieux juge moins alerte et moins ingambe, moins nègre surtout.

Cette fois je ne veux pas faire des récriminations personnelles, quoique je ne puisse m'imaginer qu'il soit possible de s'aveugler à ce point : persister avec obstination dans une fausse route, ce n'est guère le moyen d'en commencer une meilleure. Dans tout l'ancien répertoire de la comédie française, s'il y avait un choix à ne pas faire, à coup sûr c'était la *Coquette corrigée* du comédien Lanoue. Cette pièce longue et froide n'a d'intérêt que celui que peuvent bien lui donner les talents de ses interprètes, de charme que celui de la diction des acteurs. Avec l'art de dire qu'on possède encore à la comédie française, on peut faire jaillir, des vers de Lanoue, ce brillant, cette chaleur que l'absence des situations ne leur donne pas. Mais jamais, au grand jamais, quand on a tout à apprendre sous ce rapport, on ne fait de pareilles études en public. Je l'avoue cependant, à part Clitandre et Julie la coquette, dont on ne nous a pas donné la moindre idée, il y a un rôle, celui du marquis, sur lequel je n'aurais pas cru qu'on pût se tromper aussi grossièrement. Impossible d'apporter plus d'ennui, de lenteur, d'inattention et d'insouciance à représenter un libertin élégant de 1750, vif, franchement cynique, parlant du bout des lèvres, effronté et railleur, pirouettant sur la pointe des pieds et riant d'une gaité insouciance et folle. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou de la foi robuste de certains artistes dans leur infailibilité, ou de la patience du public qui assiste gravement à de pareilles écoles. Pauvre comédie !



ne puis pas laisser passer.

C'est en feuilletant quelques anciens numéros de la *Gazette des Théâtres* que mon intention bien arrêtée d'ajouter une parenthèse au texte de M. Pagnerre, a surgi tout-à-coup. Je ne songeais pas à mal, quand, sous la date du 10 mai 1840 (ce n'est pas bien vieux, comme vous voyez), j'aperçus du même coup et le titre burlesque : *le Tonnellier ténor*, et la signature de l'auteur de l'article, M. L. Tavernier. Diable ! me suis-je dit, M. Tavernier, le critique le plus érudit, le meilleur juge de toute la province ! Voyons un peu ce qu'il en pense... Et savez-vous ce que j'ai trouvé ? je vais vous le dire :

D'abord, le lieu précis de la naissance de Poulitier, qui a vu le jour (style de M. Jouy) à Duclair ; ensuite qu'il était ouvrier tonnellier et non point garçon de cave, et que ce fut un M. Rethaler qui, le premier, lui apprit à chanter les airs correctement en lui donnant les premières notions indispensables de musique. Plus tard, encouragé par le rédacteur du *Mémorial de Rouen*, Poulitier, qui perdait courage, reçut du jeune Certain l'enseignement des éléments de la musique ; et voici le plus intéressant, je copie textuellement : « Bientôt M. Malliot consentit à guider sa voix, et lui « inculqua, avec un véritable désintéressement artistique, les principes de la méthode « saine et correcte qui distingue ce chanteur. Dix mois s'étaient écoulés ainsi, « lorsqu'à un concert, donné au bénéfice de M. Meurger père, M. Poulitier se fit de « nouveau entendre au public. Un intervalle immense séparait déjà le chanteur de « son premier essai : il produisit une sensation remarquable. »

Eh bien ! j'en suis fort aise, et j'aime en avoir la certitude. Un talent surgit tout-à-coup, on ignore son origine ; on sait comme un bruit public qu'il est d'origine rouennaise, et que l'Opéra a fait les frais de son éducation musicale ; on nomme ses professeurs, MM. Ponchard et Michelot ; on répand partout ses succès, on vante ses qualités, mais personne ne s'inquiète de l'origine des études premières du débutant ; on ne s'enquiert pas des premiers conseils qu'il a reçus, de celui qui a fait jaillir la première étincelle artistique de ce foyer précieux, l'œuvre de la nature. Ce maître, ce guide sûr et si plein de goût et de science, c'est un pauvre second ténor de la province, qui ne fait pas de bruit, lui, qui est bien calme et bien tranquille, et qu'on ne pense guère à aller chercher, tout enveloppé qu'il est dans sa modestie un peu sauvage, pour lui rendre simplement la simple justice qu'il mérite.

La première fois que Duprez put juger par lui-même du genre et des dispositions de Poulitier, il s'écria : « Mais, vous m'avez entendu quelque part, mon ami ? — « Pas le moins du monde. »

Duprez a travaillé chez Choron pendant de longues années ; et Malliot, qui connaissait Duprez quand il commençait l'éducation musicale de Poulitier, s'était, comme Duprez, imbu des mêmes principes du grand maître ; mais l'étonnement de Duprez était bien naturel, et je le comprends.

Une dernière observation. Je ne sais pas d'où peut être et où habite M. Pagnerre ; mais à coup sûr, et quelque part que ce soit, il a grand tort de dire, en désignant les acteurs du théâtre de Rouen : *les chanteurs de l'endroit*. Les chanteurs de Rouen sont ordinairement des artistes, Monsieur, comme à Lyon, à Marseille, à Bordeaux et ailleurs, partout enfin où l'on aime un peu l'art et où l'on le comprend ; et Rouen n'est pas un *endroit*, c'est une grande ville, une grande ville intelligente, la patrie de Corneille et de Boieldieu. Assurément ce qu'il y a de pire au monde, c'est l'outrecuidance de certaines plumes. Quand on s'est donné des airs de grand seigneur et qu'on a pu faire de l'esprit, n'importe sur quoi et avec quoi, tout est dit.

E. L.....R.

## THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



**E** que nous avons dit au sujet de la réussite presque certaine des représentations de M. Laferrière, se trouve pleinement confirmé par le fait. Dès le samedi de l'avant-dernière semaine les spectateurs des premières galeries refluaient dans les couloirs, et maintenant cette vogue se soutient toujours la même : la direction a donc été bien conseillée lorsqu'elle s'est décidée à solliciter le concours provisoire de l'artiste du théâtre du Vaudeville. Nous ne modifierons rien à notre opinion sur M. Laferrière : Lyon l'a, comme autrefois, partagée et sanctionnée ; mais, on doit le dire, ce jeune talent dramatique obtiendrait plus de succès encore s'il était compris et soutenu pas les scribes fournisseurs des théâtres de la capitale. Dans toutes les productions actuelles de nos scènes françaises, la fausseté des peintures dispute le pas à la pauvreté des sujets : bien heureux encore lorsqu'on ne voit pas se jeter au travers de tant de misères l'ignoble et l'obscène ! Ce genre d'ouvrages compromet les facultés de presque tous les artistes, ou du moins elle les force à s'épuiser dans l'impuissance. Certes ! les théâtres de Paris devraient et pourraient, nous en sommes sûrs, sortir de cette voie qui les mène à leur ruine ; mais les directions sont routinières ; les jeunes écrivains, dont le cœur guiderait l'imagination, sont repoussés loin de la scène, et l'on traite à forfait avec de vieux marchands de manuscrits, qui font du théâtre ce que d'autres font de l'amour, un objet de prostitution : aussi bien la scène se meurt, et peut-être abusera-t-elle encore avec tant d'excès de son reste de vie, qu'elle saura parvenir à ne pas se faire regretter.... Mais, plutôt, nous nous trompons : les éléments de civilisation peuvent décliner et se pervertir ; ils ne périssent pas, ils se réforment. A ce titre, le théâtre, en France, se retrempera dans une urgente transformation : puisse cet événement être proche ! les artistes de talent doivent hâter sa venue : le complément de leur réputation est à ce prix.

Nous avons parlé des désordres de la scène, venons à ceux de la salle. De tout temps les parterres de nos théâtres ont été bruyants

et quelquefois grossiers, surtout aux jours de fête. Sous ces rapports, la salle des Célestins a constamment revendiqué son titre d'indécence primauté, et c'est pour elle que le Maire de Lyon vient d'exhumer une vieille ordonnance de police. Plusieurs des dispositions de cette ordonnance sont sages; nous signalerons entre autres celle qui enjoint aux agents bas et petits, apparents ou déguisés, décorés ou non décorés, de ne jamais saisir un spectateur avant de l'avoir prévenu oralement et poliment de les suivre. Si l'on se fût conformé toujours à pareille règle, nos théâtres auraient vu moins de scandale, moins de luttes violentes, moins d'habits déchirés, moins de meurtrissures. Que chacun reste dans son droit: l'Artiste se rappellera l'ordonnance si l'on tentait d'en abuser encore.

Quelques autres dispositions sont moins dignes d'éloges, parce qu'elles laissent trop à l'arbitraire: qu'une direction s'entende avec la police, et nous reverrons des débuts enlevés par surprise, par force, dans les termes de la légalité municipale, mais non dans les conditions du bon sens et d'une libre justice. Changez le mode des jugements publics, ou laissez à de nombreux sifflets la faculté de vaincre par la tenacité. Un commissaire de police complaisant trouvera toujours dans la salle des soutiens de la direction qui l'exciteront et l'aideront, au besoin, à mettre hors de la salle le public mécontent, mais le plus souvent impartial et juste. Cela ne doit pas être.

Enfin, d'autres dispositions sont d'une exécution en quelque sorte impossible. En effet, lorsque toute une salle appellera sur la scène un régisseur de théâtre pour entendre et donner quelques explications, comment voulez-vous qu'il dépende d'un simple caprice de police de s'opposer à la venue du régisseur? Sous plus d'un rapport, l'ordonnance pourra donc bien rester ce qu'elle a été par le passé, c'est-à-dire inexécutée. Mieux eût valu revoir le tout, et modifier certaines parties: les mesures actuelles, approuvées et vivantes, sont toujours plus respectées que les monceaux d'armes rouillées dont s'encombrent les arsenaux de lois et d'ordonnances.

Voulez-vous donner aux parterres des Célestins un caractère de calme et de décence? Commencez par leur offrir une salle plus digne, c'est-à-dire moins étroite, mieux décorée, plus abordable; faites que les entr'actes ne durent jamais plus de dix minutes; portez une disposition de l'ordonnance sur des jumelles et lorgnons qui souvent sont dardés avec insolence sur une foule compacte, peu élégante et naturellement susceptible; parvenez enfin à faire disparaître cet ignoble étendage de châles, de chapeaux de femme, de manteaux et d'écharpes, qui fait ressembler le pourtour de nos galeries aux devantures des boutiques de la rue Thomassin. Alors la foule n'apportera plus dans la salle l'agitation et le trouble que lui communiquent les rixes de l'entrée du théâtre; et le peuple des parterres ne perdra plus patience, et voyant qu'on le respecte il se respectera. Placez les mêmes hommes dans un café brillamment décoré et décentement tenu, ou dans une taverne: au café, ils seront presque toujours calmes et modérés; à la taverne, ils seront d'insolents tapageurs. Cette règle est la même pour les théâtres; consultez-la donc.

## AMOURS ET INFORTUNES

D'UN

### SUISSE DE CATHÉDRALE.

#### CHAPITRE VII (1).

Il donc fait un tel vacarme, et le feu est-il quelque part?... »

Demanda, en ouvrant à M. Vuillams Obbersson, la grosse servante à l'œil noir, au visage empourpré, et aux formes robustes.

Et dès qu'elle aperçut, à la lueur vacillante de sa lampe, le suisse de St-Lazare, elle baissa la voix, et prenant un ton doux, elle dit:

« Ah! c'est donc vous, Monsieur Obbersson?... on vous a bien un peu fait attendre: pardon, excuse, Monsieur Obbersson; mais voyez-vous, ils font un tel vacarme là au salon, que c'est à vous d'étourdir... Mais, ne voulez-vous donc pas entrer? »

« Qui, moi, entrer! oh! je vous remercie beaucoup, Mademoiselle Rosalie... »

Répondit, d'un air étonné et de plus en plus inquiet, le suisse infortuné et jaloux de St-Lazare; et il ajouta piteusement:

« Mais, dites-moi d'abord, je vous prie, dites-moi si ma femme, ma Louise, et sa cousine, Mademoiselle Mariette Lambert, ne sont pas venues ce soir chez votre maîtresse!... »

« Ah! Madame Louise!... attendez donc... Madame Louise, votre épouse, n'est-ce pas, M. Obbersson?... cette grosse dame qui a les cheveux d'un blond un peu ardent?... »

Fit, d'un son de voix plein de ruse et de curiosité malicieuse, la chambrière de Mad. Jobberd, et d'un air ébahi elle répéta encore:

« Madame Louise, Mademoiselle Mariette? Vous me demandez,

« n'est-ce pas, si ces dames sont venues?... Attendez donc un peu... »  
« Oui, au fait... oui; il me semble qu'elles sont venues... entre dix et onze heures...; mais elles sont reparties après la troisième contredanse... M. Bonnemain, le garde à cheval des eaux et forêts... , vous savez, ce bel homme... , les accompagnait; et lorsqu'ils sont sortis, j'ai cru les entendre parler d'un voyage à Valence, ou à Lyon... : ils avaient tous le visage sens dessus dessous... , et M. Bonnemain jurait entre ses dents... ; mais je pensais, moi, que vous saviez tout cela, mon bon Monsieur Obbersson!... »

« Ah! mon Dieu! que me dites-vous-là?... Ma Louise, ma chère Louise, et Monsieur Bonnemain, le garde à cheval... un voyage pour Lyon!... Mais, êtes-vous folle, Rosalie... et suis-je donc bien éveillé? »

Et le pauvre homme devint si pâle, et il parut si chancelant sur ses jambes à Mlle Rosalie, que, prenant pitié de son état, elle le tira malgré lui par un pan de sa redingote brune jusque dans la cuisine, où l'ayant fait asseoir, elle lui plaça sous le nez un verre de petit vinaigre, qui fit faire en le buvant une atroce grimace au pauvre Vuillams Obbersson... ; car ce dernier semblait plongé dans un tel état de torpeur et d'aneantissement, que l'excellente fille en avait été saisie d'effroi, et même sur le point de crier au secours!...

« Allons, Monsieur Obbersson!... du courage, » lui disait Rosalie, en reprenant le verre que ce dernier lui tendait d'une main convulsivement agitée...

« Allons, Monsieur Obbersson, allons, du courage! ne vous affectez pas comme cela... : c'est une petite contrariété, un malaise qui passera bientôt avec une infusion de vulnéraire. »

Le pauvre suisse, la tête penchée, le regard fixe et la respiration gênée, semblait entendre à peine Mlle Rosalie, dont la voix très émue était entièrement étouffée, par intervalle, par les sons aigres et criards du petit clavecin, et par les rires plus bruyants des danseurs infatigables, les chevaliers fidèles et courtois de Mad. Jobberd.

« Vous en êtes donc bien sûre, Rosalie? »

Se hasarda à dire, en relevant un peu la tête et en se rapprochant de la joue enluminée de l'excellente jeune fille, à demi-penchée auprès de lui... , notre pauvre suisse qui semblait respirer plus librement!...

En êtes-vous donc bien sûre?... »

Répéta plus lentement le pauvre homme.

Et Rosalie, après une courte hésitation, répondit ainsi à demi-voix :

« Oh! je me le rappelle très bien... : ces deux dames... avec M. Bonnemain... en sortant tous trois, ils avaient l'air si content! »

Et sans attendre d'autres explications, le pauvre Vuillams Obbersson se leva brusquement et s'enfuit avec la vitesse d'un malheureux débiteur à l'aspect des recors... ou semblable à un fou qui a rompu son ban...

« Attendez donc un instant; écoutez-moi, s'il vous plaît, Monsieur Obbersson!

Cria vainement, à deux reprises, Rosalie la femme de chambre et le cordon bleu de Mad. la greffière, qui essaya inutilement de retenir notre suisse fugitif par un bout de sa redingote brune... , tout comme avait fait autrefois, bien inutilement aussi, la belle et tendre Mad. Putiphar!...

Le pauvre Vuillams Obbersson n'entendait plus rien; son anxiété et ses inquiétudes semblaient lui rendre comme une nouvelle énergie, et de nouvelles forces.

Et il descendit si vite la côte escarpée de la Grande-Rue, il traversa d'un pas si pressé le petit pont suspendu, que, ne songeant plus à payer, il faillit se heurter contre les barrières, depuis longtemps fermées du côté de la ville!

« Que le diable vous emporte!... »

Grommela, en ouvrant le guichet de sa cabane de bois, le vieux père Dovertau, le gendarme-concierger qui, arraché à son premier sommeil, ne songeait pas le moins du monde ni à sa fille, ni à son infortuné gendre.

(La suite au prochain numéro.)

## L'Enfant et le Berger.

(Traduit de l'Italien.)

LE BERGER.

Enfant, sais-tu par quel chemin  
A passé la jeune Sylvie?  
Vainement, depuis ce matin,  
Je la cherche dans la prairie.

L'ENFANT.

Tu vois ici près son troupeau.  
Mais à l'instant la pastourelle  
Vient de courir vers ce coteau...  
Son agneau blanc était près d'elle.

LE BERGER.

N'avait-elle pour compagnon  
Que son jeune agneau?

(1) Voir les numéros du 26 septembre, des 3, 10 et 17 octobre.

L'ENFANT.

Vraiment non !  
Un beau pasteur du voisinage  
La suivait...

LE BERGER.

Sylvain ?

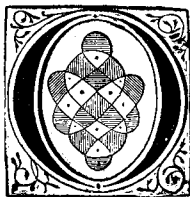
L'ENFANT.

C'est son nom...  
Mais quoi ! tu changes de visage !

LE BERGER.

Enfant, que ton cœur sans détour  
Est heureux d'ignorer l'amour !

FLORIMOND L....



On se souvient que, dans la séance du 25 mai dernier, M. Chenavard, rendant compte à l'Académie de Lyon des *Observations sur le Laocoon*, par M. Paul Autran, ajouta encore de nouvelles lumières à celles données par l'auteur, au sujet de ce chef-d'œuvre de la statuaire antique. Il prouva, par le témoignage de M. Pierre Ténérani, le plus habile statuaire actuellement à Rome, que la tête et le torse de Laocoon le père étaient absolument d'un seul et même bloc de marbre, sans joints ni rapports aucuns.

Nous avons considéré comme un service rendu aux amis de l'art d'avoir ainsi levé tous les doutes qu'avait fait naître la lettre de Bruxelles insérée dans la 72<sup>e</sup> livraison de la *Revue du Lyonnais*, qui affirmait que la véritable tête originale était dans la galerie du prince d'Arenberg, en y répondant par un fait matériel devant lequel disparaissent toutes les suppositions ; mais, quoiqu'il y ait cinq mois que cette question a été entièrement résolue, bien des gens se demandent encore comment on peut expliquer la présence d'une tête antique du Laocoon dans la galerie du prince d'Arenberg. Rien cependant n'est plus facile ; car il paraît que le groupe du Laocoon, au Vatican, n'est pas le seul qui ait existé dans l'antiquité.

Pliny, faisant la description de ce chef-d'œuvre, nous apprend qu'il était d'un seul bloc (*ex uno lapide*), tandis que celui du Vatican est de cinq morceaux. En supposant que les joints ne fussent pas aussi apparents du temps de Pliny, ils ne pouvaient cependant pas se dérober entièrement à l'examen rigoureux des statuaires contemporains de cet auteur, qui ne se serait pas hasardé à avancer un fait matériel de cette importance, et si facile à vérifier, puisqu'il était sur les lieux, si ce fait n'eût pas été avéré de son temps.

D'ailleurs, il se présente à l'esprit une réflexion bien naturelle en faveur de notre opinion, soutenue par celle de Mengs : c'est que, si ce groupe admirable eût existé seul, il serait allé embellir Constantinople avec tous les plus précieux ornements des temples et des palais de Rome, et y aurait péri comme les ouvrages de Polyclète, de Lysippe, de Praxitèle, de Scopas, de Myron, etc. L'ancienne capitale ayant été spoliée à plusieurs reprises pour enrichir la nouvelle, il est impossible qu'à chaque nouveau choix un ouvrage aussi important ait pu être oublié. Croyons donc plutôt à l'existence d'un autre groupe d'un style plus ancien et plus parfait, qui fut choisi, et qui est certainement celui dont parle Pliny.

Enfin, si nous sommes forcés de reconnaître qu'il y a eu dans l'antiquité un autre groupe du Laocoon, dont le nôtre ne serait qu'une admirable copie, pourquoi n'admettrions-nous pas que d'autres artistes anciens, soit de leur propre mouvement, soit pour obéir à des exigences quelconques, aient pu reproduire plusieurs fois ce chef-d'œuvre ? On rencontre d'ailleurs des fragments d'un groupe pareil, d'un style bien plus ancien que celui que nous possédons, et par conséquent qui n'ont pu être copiés d'après lui ; un d'entre eux se voyait encore, il y a quelques années, au Capitole, dans la seconde cour à gauche, près le buste colossal de la Roma, vis-à-vis du Marphorio.

Ainsi, il ne serait pas étonnant que le prince d'Arenberg possédât une tête antique du Laocoon d'une merveilleuse beauté, fragment d'un groupe copié d'après celui dont parle Pliny, et dont le style, de la même époque que celui du Vatican, a pu induire en erreur l'auteur de la lettre insérée dans la *Revue du Lyonnais*. Mais, si réellement l'offre a été faite par le premier consul de donner de la tête de Bruxelles le pesant d'or, ce ne peut être pour remplacer celle du groupe du Vatican, qui, comme nous avons été à même de le remarquer pendant notre séjour à Rome, est bien certainement d'un seul et même bloc que le torse, comme l'avaient pressenti MM. Chenavard et Autran, et comme l'a certifié M. Ténérani.

M<sup>in</sup> Dguy.

## Nouvelles Diverses.



LA prochaine exposition de la Société des Amis des Arts de Lyon, M. Foyatier doit envoyer un modèle en plâtre, *demi-nature*, de la statue du général Martin, qu'il exécute en ce moment pour notre ville.

— M. Meyerbeer vient de mettre en musique sept chants religieux de Klopstock, pour quatre voix (soprano, contralto, ténor et basse-taille), avec chœurs et accompagnements de grand orchestre. Ces compositions ont été exécutées à Berlin, au milieu d'une foule d'artistes et de dilettanti distingués, ainsi qu'un grand nombre de personnages célèbres. Les nouvelles compositions de l'illustre auteur de *Robert-le-Diable* ont obtenu les suffrages unanimes de l'assemblée, et tous les connaisseurs s'accordent à dire qu'elles peuvent figurer avec avantage à côté des plus célèbres ouvrages de musique sacrée qui existent. Les partitions de ces chants religieux seront publiées incessamment avec paroles allemandes, françaises et italiennes.

— Les on dit de cette semaine ont appris au public que M. Castil-Blaze, qui a séjourné un jour ou deux à Lyon, cédant à de pressantes sollicitations, aurait promis à notre Grand-Théâtre la primeur de sa traduction de *l'Obéron* de Weber.

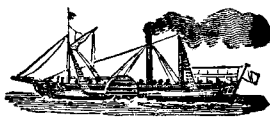
— Nous lisons dans le *Babillard*, journal des théâtres de Montpellier, ces lignes qui font partie des motifs que donne le rédacteur de cette feuille pour expliquer sa résolution d'abandonner la critique dramatique : « Il ne me restait pour récom-pense que l'approbation des hommes raisonnables et la sympathie des artistes. « De nombreux témoignages d'estime et d'encouragement m'ont prouvé maintes fois « que j'avais acquis la première, mais je n'oserais affirmer que j'ai su gagner la « seconde. Le public a pu me trouver indulgent à l'excès ; mais par une bizarrerie, « d'autres diraient peut-être par une ingratitude, qui prend sa source dans un odieux « amour-propre, on m'a trouvé ailleurs sévère et peu complimenteur. La nullité « surtout n'a pu me pardonner le silence que j'adoptais, par une exagération « de bienveillance, quand je ne pouvais, sans une impudeur avérée, écrire une « façon d'éloge. » — Nous connaissons M. Léon Guillard, qui a écrit cela, comme un homme de beaucoup de goût et d'une grande érudition théâtrale ; mais les ennuis dont il est abreuvé n'ont rien qui nous étonne : c'est partout la même chose. La critique de théâtre n'est plus possible en province, puisqu'il est établi que tout le monde doit avoir du talent. Nous eussions été bien plus étonnés si M. Guillard, consciencieux et véridique, n'eût trouvé que l'approbation qu'il méritait.

— Mario vient d'obtenir au Théâtre-Italien un succès réel dans le rôle de Rubini des *Puritains*.

— On écrit de l'Italie : « On raconte des choses incroyables des ovations qui ont été faites à Mad. Dérancourt, à l'inauguration, à Milan, du théâtre neuf de *Città di Castello*. Notre célèbre compatriote a chanté *l'Inès de Castro* après *Lucrezia Borgia*, et l'enthousiasme des spectateurs était à son comble : rappels, fleurs, bouquets, rien n'a manqué aux ovations ; des colombes ont été lâchées dans la salle, portant des vers, des sonnets attachés au cou ; ce genre de manifestation étant une des formules les plus significatives de l'admiration du public de certaines contrées de l'Italie. Mad. Dérancourt, qui va à Trieste pour la saison d'automne, est formellement une des plus estimées parmi les *prime donne di Castello* qui soient aujourd'hui en Italie. »

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

### Compagnie du Sirius.



## LE SIRIUS

Se rend à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHE.

Prix des Places :

VALENCE, AVIGNON ET BEAUCAIRE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Part du quai de la Charité

A 5 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 419.

Au Parisien.

A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé ; — en 10 heures un Pantalon ; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c. (82)

DÉPÔT DES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES.

En vente, chez A. BARROIS, libraire,

Rue St-Dominique, n. 1, au second,

LES TROIS PREMIÈRES LIVRAISONS

DES

## Eglises Bysantines

EN

### GRÈCE,

Par M. A. COUCHAUD, Architecte.

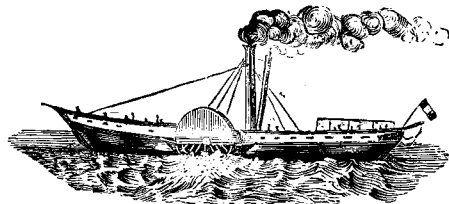
Cet ouvrage, contenant quarante planches gravées, avec texte historique et descriptif, sera publié en quinze livraisons, contenant chacune trois planches, et paraissant le 15 de chaque mois.

Prix de la livraison : 2 fr.

## HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin. (83)

### GRANDE BAISSÉ DE PRIX.



AVIGNON en 10 heures  
de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin  
du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

VALENCE, AVIGNON et BEAUCAIRE,

Premières, 4 f. — Secondes, 2 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu.

S'adresser à MM BONNARDÉL frères et Four, propriétaires des superbes bateaux neufs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral,  
le Sirocco,

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord  
du bateau. (81)

